

LE
MISANTROPE,
COMÉDIE.

EN CINQ ACTES ET EN VERS

DE MOLIERE.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.



N A P L E S

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

P E R S O N N A G E S.

ALCESTE, *amant de Célimène;*

PHILINTE, *ami d'Alceste,*

ORONTE, *amant de Célimène.*

CÉLIMÈNE.

ELIANTE, *cousine de Célimène.*

ARSINOË, *amie de Célimène.*

ACASTE
CLITANDRE, } *marquis.*

BASQUE, *valet de Célimène,*

UN GARDE *de la maréchaussée de France.*

DUBOIS, *valet d'Alceste.*

La scène est à Paris dans la maison de Célimène.

LE MISANTROPE

COMÉDIE,

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc, qu'avez-vous ?

ALCESTE *assis.*

Laissez-moi, je vous prie :

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrie...

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous, dis-je, & courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, & ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous com-
prendre,

A 2

Et,

LE MISANTROPE,

Et, quoiqu'amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE *se levant brusquement.*

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers,
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paroître;
Je vous declare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, a votre compte.

ALCESTE.

Allez, vous, devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne sauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres & de sermens;
Vous chargez la fureur de vos embrassemens;
Et, quand je vous demande après, quel est cet
homme,

A-peine pouvez-vous dire comme il se nomme,
Votre chaleur pour lui tombe en vous separant,
Et vous le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu, c'est une chose indigne, lâche, infâme;
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son ame;
Et, si, par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable,
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable,
Que je me fasse un peu grace sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

AL-

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grace!

PHILINTE.

Mais, sérieusement; que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, & qu'en homme d'honneur.

On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie;
Il faut bien le payer de la même monnaie;
Répondre, comme on peut, à ses empressemens,
Et rendre offre pour offre, & sermens pour sermens.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne fais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités, avec tous, font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme & le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse.

Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier saquin, il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'ame un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers;
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.

A 3

Puis-

LE MISANTROPE,

Puisque vous y donnez, dans ces vices du tems,
 Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes gens;
 Je refuse d'un cœur la vaine complaisance
 Qui ne fait du mérite aucune différence
 Je veux qu'on me distingue; & pour le trancher net,
 L'ami du genre humain n'est point; du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que
 l'on rende

Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devoit châtier, sans pitié,
 Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
 Je veux que l'on soit homme, & qu'en toute ren-
 contre,

Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
 Que ce soit lui qui parle; & que nos sentimens
 Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

PHILINTE.

Il est bien des endroits, où la pleine franchise
 Deviendroit ridicule, & seroit peu permise;
 Et, par fois, n'en déplaît à votre austère honneur,
 Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
 Seroit-il à propos, & de la bienséance.

De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
 Et, quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui dé-
 plaît,

Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE.

Ou i.

PHILINTE.

Quoi, vous iriez dire à la vieille Emilie,
 Qu'

Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie ,
Et que le blanc qu'elle a , scandalise chacun ?

ALCESTE.

Sans doute .

PHILINTE.

A Dorilas , qu'il est trop importun .
Et qu'il n'est , à la cour , oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure , & l'éclat de sa race ?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez .

ALCESTE.

Je ne me moque point ,
Et je vais n'épargner personne sur ce point .
Mes yeux sont trop blessés , & la cour & la ville ;
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile ;
J'entre en une humeur noire , en un chagrin pro-
fond ,

Quand je vois vivre entre eux les hommes comme
ils font ;

Je ne trouve par-tout que lâche flatterie ,
Qu'injustice , intérêt , trahison , fourberie ;
Je n'y puis plus tenir , j'enrage ; & mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain .

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage .
Je ris des noirs accès où je vous envisage :
Et crois voir en nous deux , sous mêmes soins
nourris ,

Ces deux freres que peint l'Ecole des maris ,
Dont

A 4 .

AL.

Mon Dieu, laissons-là vos comparaisons fades

PHILINTE.

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades;

Le monde par vos soins ne se changera pas :

Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,

Je vous dirai tout franc, que cette maladie,

Par-tout où vous allez : donne la comédie ;

Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du
tems.

Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tent mieux, morbleu, tant mieux, c'est ce que
je demande ;

Ce m'est un fort bon signe, & ma joie en est grande.

Tous les hommes me sont à tel point odieux,

Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui ; j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,

Seront enveloppés dans cette aversion ?

Encor en est-il bien dans le siècle où nous sommes....

ALCESTE.

Non, elle est générale, & je hais tous les hommes;

Ies uns, parce qu'ils sont méchans & malfaisans,

Et les autres pour être aux méchans complaisans,

Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses,

Que doit donner le vice aux ames vertueuses.

De cette complaisance on voit l'injuste excès,

Puor

Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.

Au travers de son masque, on voit à plein le traître;
Par-tout il est connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ses roulemens d'yeux, & son ton radouci,
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On fait que ce pied plat, digne qu'on le confonde;
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux, son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite, & rougir la vertu.

Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne
Son misérable honneur ne voit pour lui personne,
Nommez-le fourbe, infame, & scélérat maudit,
Tout le monde en convient, & nul n'y contredit;
Cependant sa grimace est par-tout bien venue,
On l'accueille, on lui rit, par-tout il s'insinue;
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et, par fois, il me prend des mouvemens soudains,
De fuir dans un desert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu! des mœurs du tems mettons-nous moins
en peine,

Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.

Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;
A force de sagesse, on peut être blâmable;

La parfaite raison fuit toute extrémité,

Et veut que l'on soit sage avec sobriété,

Cette grande roideur des vertus des vieux âges,

Heur-

Heurte trop notre siècle & les communs usages;
 Elle veut aux mortels trop de perfection :
 Il faut fléchir au tems sans obstination.
 Et c'est une folie à nulle autre seconde ,
 De vouloir se mêler de corriger le monde .
 J'observe , comme vous , cent choses tous les jours ,
 Qui pourroient mieux aller , prenant un autre cours .
 Mais quoiqu'à chaque pas je puisse voir paroître ,
 En courroux , comme vous , on ne me voit point
 être .

Je prens tout doucement les hommes comm'ils sont ,
 J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils font ;
 Et je crois qu'à la cour , de même qu'à la ville ,
 Mon flegme est philosophe autant que votre bile .

ALCESTE.

Mais ce flegme , Monsieur qui raisonnez si bien ,
 Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?
 Et s'il faut , par hasard , qu'un ami vous trahisse ,
 Que , pour avoir vos biens on dresse un artifice ,
 Ou qu'on tâche à semer de méchans bruits de vous ,
 Verrez-vous tout cela , sans vous mettre en courroux ?

PHILINTE.

Oui , je vois ces défauts dont votre ame murmure ,
 Comme vices unis à l'humaine nature ;
 Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
 De voir un homme fourbe , injuste , intéressé ,
 Que de voir des vautours affamés de carnage ,
 Des finges malfaisans , & des loups pleins de rage .

ALCESTE.

Je me verrai trahir , mettre en pieces , voler ,
 Sans que je sois.... Morbleu ! je ne veux point par-
 ler .

Tant

Tant ce raisonnement est plein d'impertinence.

PHILINTE.

Ma foi, vous ferez bien de garder le silence.

Contre votre patrie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? La raison, mon bon droit; l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord; mais la brigue est fâcheuse.
Et ...

ALCESTE.

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.

J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte,

Et peut par sa cabale entraîner ...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

AL-

LE MISANTROPE ,

ALCESTE .

Soit . J'en veux voir le succès .

PHILINTE .

Mais

ALCESTE .

J'aurai le plaisir de perdre mon procès

PHILINTE .

Mais enfin ...

ALCESTE .

Je verrai dans cette plaiderie .

Si les hommes auront assez d'effronterie ,

Seront assez méchans , scelerats & pervers ,

Pour me faire injustice aux yeux de l'univers .

PHILINTE .

Quel homme .

ALCESTE .

Je voudrois , m'en coûtât il grand'chose
Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause .

PHILINTE .

On se riroit de vous , Alcèste , tout de bon ,

Si l'on vous entendoit parler de la façon .

ALCESTE .

Tant pis pour qui riroit .

PHILINTE .

Mais cette rectitude

Que vous voulez en tout avec exactitude ,

Cette pleine droiture , ou vous vous renfermez ,

La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez ?

Je m'étonne , pour moi , qu'étant , comme il le
semble ,

Vous & le genre humain , si fort brouillés ensemble ,

Mal-

Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux ,
 Vous avez pris chez lui ce qui charme vos yeux ;
 Et ce qui me surprend encore davantage ,
 C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
 La sincère Eliante a du penchant pour vous ,
 La prude Arfinoë vous voit d'un œil fort doux ;
 Cependant à leurs vœux votre ame se refuse ,
 Tandis qu'en ses liens Célimene l'amuse ,
 De qui l'humeur coquette & l'esprit médifant
 Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
 D'où vient que , leur portant une haine mortelle ,
 Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle ?
 Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux ?
 Ne les voyez-vous pas , ou les excusez-vous !

ALCESTE.

Non . L'amour que je sens pour cette jeune veuve ,
 Ne ferme point les yeux aux défauts qu'on lui
 trouve ;

Et je suis , quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner ,
 Le premier à les voir , comme à les condamner .
 Mais avec tout cela , quoi que je puisse faire ,
 Je confesse mon foible , elle a l'art de me plaire ,
 J'ai beau voir ses défauts , & j'ai beau l'en blâmer .
 En dépit qu'on en ait , elle se fait aimer ;
 Sa grace est la plus forte ; & sans doute ma flamme ,

De ces vices du tems pourra purger son ame .

PHILINTE.

Si vous faites cela , vous ne ferez pas peu .
 Vous croyez être donc aimé d'elle ?

ALCESTE.

Oui , parbleu .

Je

Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE.

Mais si son amitié pour vous se fait paroître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'en-
nui ?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout
à lui ;

Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avois qu'à former des desirs,
Sa cousine Eliante auroit tous mes soupirs ;
Son cœur, qui vous estime, est solide & sincere,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre af-
faire :

ALCESTE.

Il est vrai, ma raison me le dit chaque jour ;
Mais la raison n'est pas ce qui regle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, & l'espoir où vous
êtes

Pourroit ...

S C É N E II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE à *Alceste*.

J'ai su là bas que, pour quelques emplettes,
Elian-

Eliante est sortie , & Célimene aussi .

Mais , comme l'on m'a dit que vous étiez ici ,
J'ai monté pour vous dire , & d'un cœur véritable ,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable ,
Et que , depuis long-tems , cette estime m'a mis
Dans un ardent desir d'être de vos amis .

Oui , mon cœur au mérite aime à rendre justice ;
Et je brule qu'un nœud d'amitié nous unisse .
Je crois qu'un ami chaud , & de ma qualité ,
N'est pas assurément pour être rejeté .

*(Pendant le discours d'Oronte , Alceste est rêveur ,
sans faire attention que c'est à lui qu'on parle , &
ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :)*

C'est à vous , s'il vous plait , que ce discours s'adresse .

ALCESTE .

A moi , Monsieur ?

ORONTE .

A vous . Trouvez-vous qu'il vous blesse ?

ALCESTE .

Non pas . Mais la surprise est fort grande pour moi .
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçois :

ORONTE .

L'estime où je vous tiens ne doit point vous sur-
prendre ,

Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre .

ALCESTE .

Monsieur . . .

ORONTE .

L'état n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous .

AL-

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Oui, de ma part je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé, si je mens?
Et pour vous confirmer ici mes sentimens,
Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous em-
brasse,

Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez-là, s'il vous plaît. Vous me la promettez
Votre amitié?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Quoi, vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me vou-
lez faire;

Mais l'amitié demande un peu plus de mystère;
Et c'est assurément, en profaner le nom,
Que de vouloir le mettre en toute occasion.
Avec lumière & choix cette union veut naître;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connoître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu, c'est là-dessus parler en homme sage,

E

Et je vous en estime encore davantage :

Souffrons donc que le tems forme des nœuds si doux,

Mais, cependant, je m'offre entierement à vous.

S' il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,

On fait qu'auprès du Roi je fais quelque figure,

Il m'écoute; & dans tout, il en use, ma foi,

Le plus honnêtement du monde avec moi.

Enfin je suis à vous de toutes les manieres;

Et comme votre esprit a de grandes lumieres,

Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,

Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,

Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE :

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose,

Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi ?

ALCESTE.

J'ai le défaut

D'être un peu plus sincere en cela qu'il ne faut :

ORONTE.

C'est ce que je demande, & j'aurois lieu de plainte,

Si, m'exposant à vous pour me parler en feinte,

Vous alliez me trahir, & me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un sonnet. *L'espoir* ... C'est une dame,

Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme,

L'espoir Ce ne sont point de ces grands vers

pompeux.

B.

Mais

Mais de petits vers doux, tendres & langoureux :
ALCESTE.

Nous verrons bien,

ORONTE.

*L'Espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paroître assez net & facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.*

ALCESTE.

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE.

*Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart-d'heure à le faire*
ALCESTE.

Voyons, Monsieur, le tems ne fait rien à l'affaire.

ORONTE lit.

*L'Espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un tems notre ennui,
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!*

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE *bas à Philinte.*

Quoi, vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

*Vous êtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir,*

PHILINTE.

Ah, qu'en termes galans ces choses-là sont mises!

ALCESTE *bas à Philinte.*

Hé quoi, vil complaisant, vous louez des sottises?

ORONTE.

ORONTE.

*S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.*

*Vos soins ne m'en peuvent distraire ;
Belle Philis , on désespère ,
Alors qu'on espere toujours .*

PHILINTE.

La chute en est jolie , amoureuse , admirable .

ALCESTE *bas à Philinte.*

La peste de ta chute , empoisonneur au diable ;
En eusses-tu fait une à te casser le nez !

PHILINTE.

Je n'ai jamais oui des vers si bien tournés .

ALCESTE *bas à Philinte.*

Morbleu !

ORONTE *à Philinte.*

Vous me flattez , & vous croyez peut-être . . .

PHILINTE.

Non , je ne flatte point .

ALCESTE *bas à Philinte,*

Hé , que fais-tu donc , traître ?

ORONTE *à Alceste.*

Mais pour vous , vous savez quel est notre traité .
Parlez-moi , je vous prie , avec sincérité .

ALCESTE.

Monsieur , cette matière est toujours délicate ,
Et , sur le bel esprit , nous aimons qu'on nous flatte .
Mais un jour , à quelqu'un dont je tairai le nom ,
Je disois , en voiant des vers de sa façon ,

B 2

Qu'il

Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire.

Sur les démanœuvres qui nous prennent d'écrire ?
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressemens
Qu'on a de faire éclat de tels amusemens ;
Et que , par la chaleur de montrer ses ouvrages ,
On s'expose à jouer de mauvais personnages .

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par-là.
Que j'ai tort de vouloir . . .

ALCESTE.

Je ne dis pas cela .
Mais je lui disois , moi , qu'un froid écrit assomme ,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme ;
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités ,
On regarde les gens par leurs méchans côtés .

ORONTE.

Est ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire ?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela . Mais pour ne point écrire ,
Je lui mettois aux yeux comme , dans notre tems ,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens .

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal , & leur ressemblerois-je ;

ALCESTE.

Je ne dis pas cela . Mais enfin , lui disois-je ,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ?
Si l'on peut pardonner l'effort d'un mauvais livre ,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour
vivre .

Croyez-moi . Résistez à vos tentations ,

Dé-

Dérobez au public ces occupations,
 Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous
 somme,
 Le nom que dans la cour, vous avez d'honnête
 homme.

Pour prendre de la main d'un avide imprimeur,
 Celui de ridicule & misérable auteur,
 C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, & je crois vous entendre.
 Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet;
 Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
 Et vos expressions ne sont point naturelles.

*Qu'est-ce que, nous berce un tems notre ennui,
 Et que, rien ne marche après lui?
 Que, ne vois pas mettre en dépense,
 Pour ne me donner que l'espoir?
 Et que, Philis, on désespère,
 Alors qu'on espère toujours?*

Ce style figuré dont on fait vanité,
 Sort du bon caractère & de la vérité;
 Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
 Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
 Le méchant goût du siècle en cela me fait peur;
 Nos peres, tout grossiers, l'avoient beaucoup mieux;
 Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
 Qu'une vieille chanson, que je m'en vais vous dire.

B 3.

Si

Si le Roi m'avoit donné
 Paris sa grand'ville,
 Et qu'il me fallût quitter
 L'amour de ma mie ;
 Je dirois au Roi Henri,
 Reprenez votre Paris,
 J'aime mieux ma mie , oh gay !
 J'aime mieux ma mie .

La rime n'est pas riche , & le style en est vieux :
 Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
 Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
 Et que la passion parle-là toute pure ?

Si le Roi m'avoit donné
 Paris sa grand'ville,
 Et qu'il me fallût quitter
 L'amour de ma mie ;
 Je dirois au Roi Henri,
 Reprenez votre Paris,
 J'aime mieux ma mie , oh gay !
 J'aime mieux ma mie .

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris :

(à Philinte qui rit :)

Où, Monsieur le rieur , malgré vos beaux esprits,
 J'estime plus cela que la pompe fleurie
 De tous ces faux brillans où chacun se recrie .

ORONTE.

Et moi , je vous soutiens que mes vers sont fort
 bons .

AL-

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons ;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de seindre , & moi , je ne l'ai
pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?

ALCESTE.

Si je leuois vos vers , j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me passerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien , s'il vous plait , que vous vous en
passiez .

ORONTE.

Je voudrois bien , pour voir , que de votre maniere.
Vous en composassiez sur la même matiere.

ALCESTE.

J'en pourrois , par malheur , faire d'aussi méchans ;
Mais je me garderois de les montrer aux gens .

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme , & cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit Monsieur , prenez-le un peu moins
haut.

ALCESTE.

Ma foi , mon grand Monsieur , je le prens comme
il faut .

PHILINTE *se mettant entre deux .*

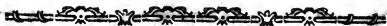
Hé , Messieurs , c'en est trop . Laissez cela de grace .

ORONTE.

Ah , j'ai tort , je l'avoue , & je quitte la place .
Je suis votre valet , Monsieur , de tout mon cœur .

ALCESTE.

Et moi , je suis , Monsieur , votre humble serviteur .



S C È N E III.

PHILINTE , ALCESTE .

PHILINTE.

HE bien , vous le voyez . Pour être trop fin-
cere ,

Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire ;
Et j'ai bien vu qu'Oronte , afin d'être flatté...

ALCESTE.

Ne me parlez pas .

PHILINTE .

Mais....

ALCESTE.

Plus de société .

PHILINTE .

C'est trop...

AL-

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je ...

ALCESTE.

Point de langage !

PHILINTE.

Mais quoi...

ALCESTE.

Je n'entens rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encore ?

PHILINTE.

On outrage !

ALCESTE.

Ah , parbleu ! c'en est trop . Ne suivez point mes pas .

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi , je ne vous quitte pas !

Fin du premier Acte.

ACTE

A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE , CELIMENE.

ALCESTE.

Madame, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait,
Contre elles dans mon cœur un p de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra, que nous rompons ensemble;
Oui, je vous tromperois de parler autrement;
Tôt ou tard nous rompons inévitablement
Et je vous promettrai mille fois le contraire,
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CECIMENE.

C'est pour me quereller, donc à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi?

ALCESTE.

Je ne querelle point. Mais votre humeur, Madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre
ame;

Vous avez trop d'amans qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur, de cela ne peut s'accomoder.

CECIMENE.

Des amans que je fais me rendez-vous coupable?

Puis-je

Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?
Et , lorsque , pour me voir , ils font de doux efforts ,
Dois je prendre un bâton pour les mettre dehors ?

ALCESTE.

Non , ce n'est pas , Madame , un bâton qu'il faut
prendre ;

Mais un cœur , à leurs vœux , moins facile & moins
tendre.

Je fais que vos appas vous suivent en tous lieux ;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos
yeux ,

Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes ,
Acheve sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes .

Le trop riant espoir que vous leur présentez ,
Attache autour de vous leurs affiduités ;

Et votre complaisance , un peu moins étendue ,
De tant de soupirans chasseroit la cohue .

Mais , au moins , dites-moi , Madame , par quel
sort ,

Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort ;
Sur quel fonds de mérite , & de vertu sublime ,

Appuyez-vous , en lui , l'honneur de votre estime ?

Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt ,
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit ?

Vous êtes-vous rendue avec tout le beau monde .

Au mérite éclatant de sa perruque blonde ?

Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer ?

L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer ?

Est-ce par les appas de sa vaste reingrave ,

Qu'il a gagné votre ame en faisant votre esclave ?

Ou la façon de rire , & son ton de fausset ,

Ont-ils , de vous touchet , su trouver le secret ?

CÉ.

CÉLIMENE.

Qu'injustement , de lui , vous prenez de l'ombrage !
 Ne savez vous pas bien pourquoi je le ménage ?
 Et que , dans mon procès , ainsi qu'il m'a promis ,
 Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis ?

ALCESTE.

Perdez votre procès , Madame , avec constance ;
 Et ne ménagez point un rival qui m'offense .

CÉLIMENE.

Mais , de tout l'univers , vous devenez jaloux .

ALCESTE.

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous .

CÉLIMENE.

C'est ce qui doit rassoir votre ame effarouchée ,
 Puisque ma complaisance est sur tous épanchée ;
 Et vous auriez plus lieu de vous en offenser ;
 Si vous me la voyez sur un seul ramasser .

ALCESTE.

Mais , moi , que vous blâmez de trop de jalousie ,
 Qu'ai-je de plus qu'eux tous , Madame , je vous
 prie ?

CÉLIMENE.

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé .

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire , a mon cœur enflammé ?

CÉLIMENE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire ,
 Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire .

ALCESTE.

Mais qui m'assurera que , dans le même instant .
 Vous n'en disiez , peut-être , aux autres tout autant ?

CÉ-

CÉLIMÈNE :

Certes , pour un amant , la fleurette est mignonne ;
Et vous me traitez-là de gentille personne .
Hé bien , pour vous ôter d'un semblable souci ,
De tout ce que j'ai dit , je me dédis ici ;
Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-même .
Soyez content .

ALCESTÉ.

Morbleu ; faut-il que je vous aime !
Ah , que si de vos mains je rattrape mon cœur .
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur !
Je ne le cele pas , je fais tout mon possible .
A rompre de ce cœur l'attachement terrible ;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici .
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi .

CÉLIMÈNE.

Il est vrai , votre ardeur est pour moi sans seconde .

ALCESTÉ.

Oui , je puis là dessus défier tout le monde .
Mon amour ne se peut concevoir & jamais
Personne n'a , Madame , aimé comme je fais .

CÉLIMÈNE.

En effet , la méthode en est toute nouvelle ,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle :
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur .
Et l'on n'a vu jamais un amant si grondeur .

ALCESTÉ.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe .
A tous nos démêlés coupons chemin de grace .
Parlons à cœur ouvert , & voyons d'arrêter ...

SCÉ-



S C È N E II.

CÉLIMENE, ALCESTE, BASQUE.

CÉLIMENE.

Q U'est-ce ?

BASQUE.

Acaste est là bas.

CÉLIMENE.

Hé bien, faites monter.



S C È N E III.

CÉLIMENE, ALCESTE.

ALCESTE.

Q Uoi, l'on ne peut jamais vous parler tête à tête ?

A recevoir le monde, on vous voit toujours prête ?
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous ?

CÉLIMENE.

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire ?

ALCESTE.

Vous avez des égards qui ne sauroient me plaire.

CÉ-

CÉLIMENE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner ,
S'il savoit que sa vue eût pu m'importuner .

ALCESTE.

Et que vous fait cela , pour vous gêner de forte...

CÉLIMENE.

Mon Dieu , de ses pareils la bienveillance importe ;
Et ce sont de ces gens , qui , je ne sais comment ,
Ont gagné , dans la cour , de parler hautement .
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire ,
Ils ne sauroient servir , mais ils peuvent vous nuire ?
Et jamais , quelque appui qu'on puisse avoir d'ail-
leurs ,

On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs .

ALCESTE.

Enfin , quoi qu'il en soit , & sur quoi qu'on se
fonde .

Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde .
Et les précautions de votre jugement...

S C È N E IV.

ALCESTE, CÉLIMENE, BASQUE :

BASQUE.

V Oici Clitandre , encor , Madame .

ALCESTE.

Justement :

CE.

CÉLIMENE.

Où courez-vous ?

ALCESTE.

Je fors.

CÉLIMENE ;

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire ?

CÉLIMENE.

Demeurez.

ALCESTE ;

Je ne puis.

CÉLIMENE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

CÉLIMENE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CÉLIMENE.

Hé bien, allez, partez, il vous est tout loisible.

S C È N E V.

ELIANTE, PHILINTE, ACASTE.
CLITANDRE, ALCESTE,
CÉLIMENE, BASQUE.

ELIANTE à Célimene :

V Oici les deux marquis , qui montent avec nous
Vous l'est-on venu dire ?

CÉLIMENE.

(à Basque .)

Oui . Des sièges pour tous

(Basque donne des sièges , & sort .)

(à Alceste .)

Vous n'êtes pas sorti ?

ALCESTE.

Non ? mais je veux , Madame ,

Où pour eux , où pour moi , faire expliquer vo-
tre ame .

CÉLIMENE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui vous vous expliquerez :

CÉLIMENE.

Vous perdez le sens .

ALCESTE.

Point . Vous vous déclarerez :

CÉLIMENE.

Ah !

C

AL

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CÉLIMENE.

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE.

Non. Mais vous choisirez, c'est trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu, je viens du Louvre, où Cléonte, au levé, Madame, a bien paru ridicule achevé.

N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,

D'un charitable avis lui prêter les lumières ?

CÉLIMENE.

Dans le monde, à vrai dire, il se harbouille fort ;
 Par-tout il porte un air qui saute aux yeux d'abord ;
 Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
 On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu, s'il faut parler des gens extravagans,
 Je viens d'en effuyer un des plus fatigans ;
 Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaît,
 Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

CÉLIMENE.

C'est un parleur étrange, & qui trouve toujours.
 L'art de ne vous rien dire avec de grands discours.
 Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte ;
 Et ce n'est que du bruit, que tout ce qu'on écoute.

ELIANTE à Philinte.

Ce débat n'est pas mal ; &, contre le prochain,
 La conversation prend un assez bon train.

CLI-

CLITANDRE.

Timante encor, Madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE.

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystère;
 Qui vous jette, en passant un coup d'œil égaré,
 Et, sans aucune affaire, est toujours affaire.

Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
 A force de façons, il assomme le monde;
 Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien;
 Un secret à vous dire, & ce secret n'est rien;
 De la moindre vétille il fait une merveille,
 Et jusques au bon jour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Céralde, Madame ?

CÉLIMÈNE.

O l'ennuyeux conteur !

Jamais on ne le voit sortir du grand Seigneur :
 Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
 Et ne cite jamais que duc, prince, ou princesse :
 La qualité l'entête ; & tous ses entretiens,
 Ne sont que de chevaux, d'équipage & de chiens :
 Il tutaie, en parlant, ceux du plus haut étage,
 Et le nom de Monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE.

Le pauvre esprit de femme, & le sec entretien !
 Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre,
 Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire ;
 Et la stérilité de son expression,
 Fait mourir à tous coups la conversation.

C 2

En

En vain, pour attaquer son stupide silence,
 De tous les lieux communs vous prenez l'assistance;
 Le beau tems & la pluie, & le froid & le chaud:
 Sont des fonds qu'avec elle on épuise bien-tôt.
 Cependant la visite, assez insupportable,
 Traîne en une longueur encore épouvantable;
 Et l'on demande l'heure, & l'on baille vingt fois.
 Qu'elle s'èmeut autant qu'une piece de bois.

ACASTE,

Que vous semble d'Adrasle?

CÉLIMENE,

Ah, quel orgueil extrême!

C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.
 Son mérite jamais n'est content de la cour,
 Contre elle il fait métier de pester chaque jour;
 Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénédice,
 Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE,

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui,
 Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui;

CÉLIMENE,

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite;
 Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ELIANTE,

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMENE,

Oui; mais je voudrois bien qu'il ne s'y servit pas;
 C'est un fort méchant plat, que sa sottise personne,
 Et, qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il
 donne.

PHILINTE,

On fait assez de cas de son oncle Damis;

Qu'en

Qu'en dites-vous, Madame ?

CÉLIMENE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, & d'un air assez sage.

CÉLIMENE.

Oui ; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.

Il est guindé sans cesse ; & dans tous ses propos.

On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.

Depuis que, dans la tête, il s'est mis d'être habile ;

Rien ne touche son goût, tant il est difficile,

Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,

Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit ;

Que c'est être savant que trouver à redire,

Qu'il n'appartient qu'aux fots d'admirer & de rire,

Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du tems,

Il se met au-dessus de tous les autres gens :

Aux conversations même il trouve à reprendre,

Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre ;

Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,

Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

CLITANDRE à Célimène.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour ;

Vous n'en épargnez point, & chacun a son tour :

Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,

Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa rencontre ;

Lui présenter la main, &, d'un baiser flâteur,

Appuyer les sermens d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous; Si ce qu'on dit
vous blesse.

Il faut que le reproche à Madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu, c'est à vous; & vos ris complaisans,

Tirent de son esprit tous ces traits médifans.

Son humeur satirique est sans cesse nourrie.

Par le coupable encens de votre flatterie;

Et son cœur à railler trouveroit moins d'appas:

S'il avoit observé qu'on ne l'applaudit pas.

C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit par tout se
prendre.

Des vices où l'on voit les humains se répandre.

Mais pourquoi, pour ces gens, un intérêt si grand,

Vous, qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

CÉLIMÈNE.

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise?

A la commune voix veut-on qu'il se réduise?

Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux,

L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux,

Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire,

Il prend toujours en main l'opinion contraire;

Et penseroit paroître un homme du commun,

Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.

L'honneur de contredire a pour lui tant de char-
mes,

Qu'il prend, contre lui-même, assez souvent les
armes:

Et ses vrais sentimens sont combattus par lui,

Aussi tôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

AL-

ALCESTE.

Le rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire ;

Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit ;
Et que, par un chagrin que lui même, il avoue,
Il ne fauroit souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais morbleu, les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contr'eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinens, ou censeurs téméraires.

CE LIMÈNE.

Mais...

ALCESTE.

Non, Madame, non, quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir ;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moi, je ne fais pas ; mais j'avouerai tout haut.

Que j'ai cru jusqu'ici Madame sans défaut.

ACASTE.

De graces & d'attraits, je vois qu'elle est pourvue ;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne ; & loin de m'en cacher,
Elle fait que j'ai soin de les lui reprocher.

Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
 A ne rien pardonner le pur amour éclate;
 Et je bannirois, moi, tous ces lâches amans
 Que je verrois soumis à tous mes sentimens,
 Et dont, à tous propos, les molles complaisances
 Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs
 On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs;
 Et du parfait amour mettre l'honneur suprême,
 A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces loix
 Et l'on voit les amans vanter toujours leur choix,
 Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
 Et, dans l'objet aimé, tout leur devient aimable;
 Ils comptent les défauts pour des perfections,
 Et savent y donner de favorables noms.
 La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;
 La noire à faire peur, une brune adorable;
 La maigre a de la taille & de la liberté;
 La grasse est, dans son port, pleine de majesté;
 La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée
 Est mise sous le nom de beauté négligée.
 La géante paroît une déesse aux yeux;
 La naine, un abrégé des merveilles des cieux;
 L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
 La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
 La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
 Et la nouette garde une honnête pudeur.
 C'est ainsi qu'un amant, dont l'amour est extrême.
 Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

AL.

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi...

CELIMENE.

Brisons-là ce discours ;

Et dans la galerie allons faire deux tours.

Quoi vous vous en allez Messieurs.

CLITANDRE & ACASTE.

Non pas, Madame ;

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre ame.

Sortez, quand vous voudrez, Messieurs ; mais j'avertis.

Que je ne sois qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir Madame en être importunée ;

Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,

Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CELIMENE à Alceste.

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte.

Non verrons si c'est moi que vous voudrez qui forte.

SCÈ.



S C É N E VI.

ALCESTE, CÉLIMENE, ELIANTE, ACASTE
PHILINTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE à *Alceste*.

Monsieur, un homme est là, qui voudroit vous
parler.

Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand'basques plissées.
Avec du d'or dessus.

CÉLIMENE à *Alceste*.

Allez voir ce que c'est,

Ou bien faites-le entrer.



S C É N E VII.

ALCESTE, CÉLIMENE, ELIANTE, ACASTE,
PHILINTE, CLITANDRE, UN GARDE
de la maréchaussée.

ALCESTE allant au devant du garde.

Qu'est-ce donc qu'il vous plait;
Venez Monsieur.

LE

LE GARDE.

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, Monsieur, pour m'en instruire.

LE GARDE.

Messieurs le Maréchaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE.

Qui, moi, Monsieur?

LE GARDE.

Vous même.

ALCESTE.

Et pourquoi faire?

PHILINTE à *Alceste*.

C'est d'Oronte & de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE à *Philinte*.

Comment.

PHILINTE.

Oronte & lui se sont tantôt bravés.

Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre, allons, disposez-vous.

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?

La voix de ces Messieurs me condamnera-t-elle

A trouver bon les vers qui font notre querelle?

Je

Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit ;
Je les trouve méchans.

PHILINTE.

Mais, d'un plus doux esprit

ALCESTE.

Je n'en démordrai point, les vers sont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentimens traitables.

ALCESTE.

J'irai ; mais rien n'aura pouvoir

De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du Roi me
vienne,

De trouver bon les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu, qu'ils sont mau-
vais,

Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

(*à Clitandre & Acaste qui rient.*)

Par la sambleu, Messieurs, je ne croyois pas être
Si plaisant que je suis.

CÉLIMENE.

Allez vite paroître.

Où vous devez.

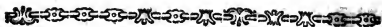
ALCESTE.

J'y vais, Madame ; &, sur mes pas :

Je reviens en ce lieu pour vuider nos débats.

Fin du second Acte :

ACTE



A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, ACASTE.

C L I T A N D R E.

C Her Marquis , je te vois l'ame bien satisfaite ,
Toute chose t'égaie , & rien ne t'inquiete .
En bonne foi , crois-tu , sans t'éblouir les yeux ,
Avoir de grands sujets de paroître joyeux ?

A C A S T E.

Parbleu , je ne vois pas , lorsque je m'examine ,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'ame chagrine .
J'ai du bien , je suis jeune , & sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison ;
Et je crois , par le rang que me donne ma race ,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe .
Pour le cœur , dont sur-tout nous devons faire cas ,
On fait , sans vanité , que je n'en manque pas ;
Et l'on m'a vu pousser , dans le monde , une affaire
D'une assez vigoureuse & galliarde maniere .
Pour de l'esprit , j'en ai sans doute , & du bon goût ,
A juger sans étude & raisonner de tout ;
A faire aux nouveautés , dont je suis idolâtre ,
Figure de savant , sur les bancs du théâtre ;

Y dé-

Y décider en chef, & faire du fracas
 A tous les beaux endroits qui méritent des Ahs.
 Je suis assez adroit; j'ai bon air, bonne mine,
 Les dents belles, sur-tout, & la taille fort fine.
 Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
 Qu'on seroit mal venu de me le disputer.
 Je me vois dans l'estime, autant qu'on y puisse être.
 Fort aimé du beau sexe, & bien auprès du maître.
 Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je croi
 Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

CLITANDRE,

Oui. Mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
 Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles,

ACASTE,

Moi Parbleu, je ne suis de taille, ni d'humeur,
 A pouvoir d'une belle effuyer la froideur.
 C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
 A brûler constamment pour des beautés sévères;
 A laguir à leurs pieds & souffrir leurs rigueurs,
 A chercher le secours des soupirs & des pleurs,
 Et tâcher, par des soins d'une très-longue suite,
 D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
 Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits
 Pour aimer à crédit, & faire tous les frais.
 Quelque rare que soit le mérite des belles,
 Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix com-
 me elles;

Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,
 Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien;
 Et qu'au moins, à tout mettre en de justes ba-
 lances,

Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLIT.

CLITANDRE.

Tu penses donc, Marquis, être fort bien ici ?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE.

Crois-moi détache toi de cette erreur extrême :

Tu te flattes, mon cher, & t'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il est vrai, je me flatte, & m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait ?

ACASTE.

Je me flatte.

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures ?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui soient sûres ?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE.

Est-ce que, de ses vœux ;

Célimène t'a fait quelques secrets aveux ?

ACASTE.

Non ; je suis maltraité.

CLITANDRE.

Répons-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,

Et

Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je suis le misérable, & toi le fortuné ;

On a pour ma personne une aversion grande ,

Et , quelqu'un de ces jours , il faut que je me pendre.

CLITANDRE.

Oh ça , veux-tu , Marquis , pour ajuster nos vœux ,

Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux ?

Que , qui pourra montrer une marque certaine

D'avoir meilleure part au cœur de Célimène ,

L'autre ici fera place au vainqueur prétendu ,

Et le délivrera d'un rival assidu ?

ACASTE.

Ah , parbleu , tu me plais avec un tel langage ,

Et , du bon de mon cœur , à cela je m'engage.

Mais , chut.

S C È N E II.

CÉLIMÈNE , ACASTE , CLITANDRE.

CÉLIMÈNE.

ENcore ici.

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas .

CÉLIMÈNE.

Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas .

Savez-vous qui c'est ?

CLITANDRE.

Non.

SCÈ-

S C È N E III.

CÉLIMENE, ACASTE, CLITANDRE,
BASQUE.

BASQUE.

A Rsiné, Madame,
Monte ici pour vous voir.

CÉLIMENE.

Que me veut cette femme ?

BASQUE.

Eliante là-bas est à l'entretenir.

CÉLIMENE.

De quoi s'avise-t-elle, & qui la fait venir ?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe ;
Et l'ardeur de son zèle ...

CÉLIMENE.

Oui, oui, franche grimace.
Dans l'ame, elle est du monde ; & ses soins tentent tout

Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.
Elle ne sauroit voir qu'avec un œil d'envie,
Les amans déclarés, dont une autre est suivie,
Et son triste mérite abandonné de tous,
Contre le ciel aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude,

D

Ce

Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude ;
 Et, pour sauver l'honneur de ses foibles appas ,
 Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
 Cependant un amant plairoit fort à la Dame ;
 Et même , pour Alceste , elle a tendresse d'ame ,
 Ce qu'il me rend de soins outrage ses attrait ,
 Elle veut que ce soit un vol que je lui fais ,
 Et son jaloux dépit , qu'avec peine elle cache ,
 En tous endroits sous main , contre moi se détache .
 Enfin , je n'ai rien vu de si sot à mon gré ,
 Elle est impertinente au suprême degré ,
 Et . . .

S C É N E IV.

ARSINOË, CÉLIMENE, CLITANDRE,
 ACASTE.

CÉLIMENE.

AH, quel heureux sort en ce lieu vous amenez
 Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOË.

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMENE.

Ah, mon Dieu, que je suis contente de vous voir !

(Clitandre & Acaste sortent en riant.)

SCÈ.

SCÈNE V.

ARSINOË, CÉLIMENE,

ARSINOË.

LEUR départ ne pouvoit plus à propos se faire.
CÉLIMENE.

Voulons-nous nous asseoir ?

ARSINOË.

Il n'est pas nécessaire.

Madame, l'amitié doit sur tout éclater

Aux choses qui le plus nous peuvent importer,

Et, comme il n'en est point de plus grande importance

Que celles de l'honneur & de la bienfiance,

Je viens, par un avis qui touche votre honneur,

Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.

Hier j'étois chez des gens de vertu singulière,

Où, sur vous, du discours on tourna la matière;

Et là, votre conduite, avec ces grands éclats,

Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.

Cette foule de gens dont vous souffrez visite,

Votre galanterie, & les bruits qu'elle excite,

Trouverent des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,

Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.

Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre,

Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre ?

Je vous excusai fort sur votre intention,

D 2

Et

Et voulus de votre ame être la caution.

Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie.

Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;

Et je me vis contrainte à demeurer d'accord ,

Que l'air dont vous vivez vous faisoit un peu tort ,

Qu'il prenoit dans le monde une méchante face ,

Qu'il n'est conte fâcheux que par tout on n'en
fasse ,

Et que , si vous vouliez , tous vos déportemens

Pourroient moins donner prise aux mauvais juge-
mens.

Non que j'y croye au fond l'honnêteté blessée ;

Me préserve le ciel d'en avoir la pensée !

Mais , aux ombres du crime , on prête aisément
foi ;

Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi ,

Madame , je vous crois l'ame trop raisonnable ,

Pour ne pas prendre bien cet avis profitable ,

Et pour ne l'attribuer qu'aux mouvemens secrets ,

D'un zele qui n'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMENE.

Madame , j'ai beaucoup de graces à vous rendre ,

Un tel avis m'oblige , & , loin de le mal prendre ,

J'en prétens reconnoître à l'instant la faveur ,

Par un avis aussi , qui touche votre honneur ;

Et , comme je vous vois vous montrer mon amie ,

En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie ,

Je veux suivre , à mon tour , un exemple si doux ,

En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.

En un lieu , l'autre jour , où je faisois visite ,

Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite ,

Qui , parlant des vrais soins d'une ame qui vit bien ,

Fi.

Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.
Là, votre pruderie & vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modele;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse & d'honneur,
Vos mines & vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons & vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes & pures;
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.

*A quoi bon, disoient-ils, cette mine modeste,
Et ce sage dehors que dément tout le reste ?
Elle est à bien prier exacte au dernier point ;
Mais elle bat ses gens, & ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots, elle étale un grand zèle ;
Mais elle met du blanc, & veut paroître belle,
Elle fait, des tableaux couvrir les nudités ;
Mais elle a de l'amour pour les réalités.*

Pour moi, contre chacun, je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'étoit médifance ;
Mais tous les sentimens combattirent le mien,
Et leur conclusion fut, que vous seriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres ;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long tems,
Avant que de songer à condamner les gens ;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire,
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,

A ceux à qui le ciel en a commis le soin.

Madame, je vous crois aussi trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable;
Et pour ne l'attribuer qu'aux mouvemens secrets
D'un zele qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOË.

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendois pas à cette repartie,
Madame; & je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincere avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE.

Au contraire, Madame; &, si l'on étoit sage,
Ces avis mutuels seroient mis en usage.
On détruiroit par là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zele
Nous ne continuions cet office fidele,
Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous, de moi, moi, de
vous.

ARSINOË.

Ah, Madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE.

Madame, on peut, je crois, louer & blâmer tout;
Et chacun a raison suivant l'âge ou le goût.
Il est une saison pour la galanterie,
Il en est une aussi propre à la prudence.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand, de nos jeunes ans, l'éclat est amorti;
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgraces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces,

L'âge

L'âge amenera tout ; & ce n'est pas le tems ,
Madame , comme on fait , d'être prude à vingt ans.

ARSINOË.

Certes , vous vous targuez d'un bien foible avantage ,
Et vous faites sonner terriblement votre âge .
Ce que de plus que vous on en pourroit avoir ,
N'est pas d'un si grand cas pour s'en tant prévaloir ;
Et je ne fais pourquoi votre ame ainsi s'emporte ;
Madame , à me pousser de cette étrange sorte .

CÉLIMÈNE.

Et moi ; je ne fais pas , Madame , aussi pourquoi ,
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi .
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre ?
Et puis-je mais des loins qu'on ne va pas vous rendre ?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour ,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour ,
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte ,
Je n'y saurois que faire , & ce n'est pas ma faute ;
Vous avez le champ libre , & je n'empêche pas
Que , pour les attirer , vous n'ayez des appas .

ARSINOË.

Hélas , & croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amans dont vous faites la vaine ?
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger ,
A quel prix , aujourd'hui , on peut les engager ?
Pensez-vous faire croire , à voir comme tout roule ,
Que votre seul mérite attire cette foule ?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour ;
Et que , pour vos vertus , ils vous font tous la cour ?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites ,
Le monde n'est point dupe ; & j'en vois qui sont
faites

A pouvoir inspirer de tendres sentimens ;
 Qui , chez elles pourtant , ne fixent point d'amans ;
 Et , de-là , nous pouvons tirer des conséquences ,
 Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes

avances ;
 Qu'aucun , pour nos beaux yeux , n'est notre sou-

pirant ,
 Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend .
 Ne vous enfliez donc point d'une si grande gloire ,
 Pour les petits brillans d'une foible victoire ;
 Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas ,
 De traiter pour cela les gens du haut en bas .

Si nos yeux envioient les conquêtes des vôtres ,
 Je pense qu'on pourroit faire comme les autres ,
 Ne se point ménager ; & vous faites bien voir
 Que l'on a des amans , quand on en veut avoir .

CÉLIMENE.

Ayez-en donc , Madame , & voyons cette affaire ,
 Par ce rare secret , efforcez-vous de piaire ;
 Et sans ...

ARSINOË.

Brisons , Madame , un pareil entretien ,
 Il pousseroit trop loin votre esprit & le mien ;
 Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre ,
 Si mon carrosse encor ne m'obligeoit d'attendre .

CÉLIMENE.

Autant qu'il vous plaira , vous pouvez arrêter ,
 Madame , & là dessus , rien ne doit vous hâter .
 Mais , sans vous fatiguer de ma cérémonie ,
 Je m'en vais vous donner meilleure compagnie ,
 Et Monsieur , qu'à propos le hazard fait venir ,
 Remplira mieux ma place à vous entretenir .

SCÉ

S C È N E VI.

ALCESTE, CÉLIMENE, ARSINOË.

CÉLIMENE.

Alceste, il faut que j'aie écrit un mot de
 lettre
 Que, sans me faire tort, je ne saurois remettre.
 Soyez avec Madame; elle aura la bonté
 D'excuser aisément mon incivilité.

S C È N E VII.

ALCESTE, ARSINOË.

ARSINOË.

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne
 Attendant un moment que mon carrosse vienne;
 Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien,
 Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien;
 En vérité, les gens d'un mérite sublime
 Entraînent de chacun & l'amour & l'estime;
 Et le votre, sans doute, a des charmes secrets
 Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
 Je voudrois que la cour, par un regard propice,

A ce

A ce que vous valez rendit plus de justice ;
 Vous avez à vous plaindre ; & je suis en courroux ,
 Quand je vois chaque jour , qu'on ne fait rien pour
 vous .

ALCESTE .

Moi , Madame ? Et sur quoi pourrois-je en rien
 prétendre .

Quel service à l'état est-ce qu'on m'a vu rendre ?
 Qu'ai-je fait , s'il vous plaît , de si brillant de soi ,
 Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour
 moi .

ARSINOË .

Tous ceux , sur qui la cour jette des yeux propices ,
 N'ont pas toujours rendu de ces fameux services .
 Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir ;
 Et le mérite enfin que vous nous faites voir ,
 Devroit...

ALCESTE .

Mon Dieu , laissons mon mérite , de grace ;
 De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse ?
 Elle auroit fort à faire , & ses soins seroient grands
 D'avoir à déterrer le mérite des gens .

ARSINOË .

Un mérite éclatant se déterre lui même .
 Du vôtre en bien des lieux , on fait un cas extrême ;
 Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits .
 Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids .

ALCESTE .

Hé , Madame , l'on loue aujourd'hui tout le monde .
 Et le siecle par là n'a rien qu'on ne confonde !
 Tout est d'un grand mérite également doué ,
 Ce n'est plus un honneur que de se voir loué ;

D'é.

D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette :

ARSINOÉ.

Pour moi, je voudrois bien que, pour vous mon-
trer mieux.

Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les minés,
On peut, pour vous servir, remuer des machines ;
Et j'ai des gens en main que j'emploierois pour
vous,

Qui vous feront à tout un chemin assez doux,

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fisse ?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en ban-
nisse ;

Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une âme compatible avec l'air de la cour.

Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir, & faire mes affaires.

Etre franc & sincère est mon plus grand talent,

Je ne fais point jouer les hommes en parlant ;

Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense,
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.

Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui.

Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui ;

Mais on n'a pas aussi perdant ces avantages,

Le chagrin de jouer de forts sots personnages.

On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,

On n'a point à louer les vers de Messieurs tels,

A donner de l'encens à Madame une telle,

Et de nos francs Marquis essuyer la cervelle.

AR-

ARSINOË.

Laiſſons , puisqu'il vous plaît , ce chapitre de cour :
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre
amour ;

Et , pour vous découvrir là deſſus mes penſées ,
Je ſouhaiterois fort vos ardeurs mieux placées .
Vous méritez , ſans doute , un fort beaucoup plus
doux ,

Et celle qui vous charme eſt indigne de vous .

ALCESTE .

Mais en diſant cela , ſongez-vous , je vous prie ;
Que cette perſonne eſt , Madame , votre amie ?

ARSINOË .

Oui . Mais ma conſcience eſt bleſſée en effet ,
De ſouffrir plus long-tems le tort que l'on vous fait .
L'état où je vous vois afflige trop mon ame ,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme .

ALCESTE .

C'eſt me montrer , Madame , un tendre mouvement ,
Et de pareils avis obligent un amant .

ARSINOË .

Oui , toute mon amie , elle eſt , & je la nomme
Indigne d'aſſervir le cœur d'un galant homme ;
Et le ſien n'a pour vous que de ſeintes douceurs .

ALCESTE .

Cela ſe peut , Madame , on ne voit pas les cœurs ;
Mais votre charité ſe ſeroit bien paſſée
De jeter dans le mien une telle penſée .

ARSINOË .

Si vous ne voulez pas être déſabuſé ,
Il faut ne vous rien dire , il eſt aſſez aiſé .

AL-

ALCESTE.

Non . Mais sur ce sujet, quoique l'on nous expose ;
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose ;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fît savoir
Que ce qu'avec clarté, l'on peut me faire voir .

ARSINOË.

Hé bien ; c'est assez dit ; & sur cette matiere .
Vous allez recevoir une pleine lumiere .
Oui, je veux que de tout , vos yeux vous fassent voir ;
Donnez-moi seulement la main jusques chez moi ;
Là, je vous ferai voir une preuve fidelle
De l'infidélité du cœur de votre belle ;
Et , si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler ,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler .

Fin du troisieme Acte.

ACTE

 A C T E IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELIANTE , PHILINTE .

PHILINTE .

N On , l'on n'a point vu d'ame à manier si dure,
 Ni d'accommodement plus pénible à conclure ;
 En vain de tous côtés , on l'a voulu tourner ,
 Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner ;
 Et jamais différend si bizarre , je pense ,
 N'avoit de ces Messieurs occupé la prudence .
 Non , Messieurs , disoit-il , je ne me dédis point .
 Et tomberai d'accord de tout , hors de ce point .
 De quoi s'offense-t il ? Et que veut-il me dire ?
 Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire ?
 Que lui fait mon avis , qu'il a pris de travers ?
 On peut être honnête homme , & faire mal des vers ;
 Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matieres ,
 Je le tiens galant homme en toutes les manieres ,
 Homme de qualité , de mérite , & de cœur ,
 Tout ce qu'il vous plaira ; mais fort méchant auteur ,
 Je louerai , s'il veut , son train , & sa dépense ,
 Son adresse à cheval , aux armes , à la danse ;

Mais

*Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur,
 Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
 On ne doit de rimer avoir aucune envie,
 Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie.
 Enfin toute la grâce; & l'accommodement,
 Où s'est avec effort plié son sentiment,
 C'est de dire, croyant adoucir bien son style,
 Monsieur, je suis fâché d'être si difficile.
 Et, pour l'amour de vous, je voudrois, de bon cœur,
 Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur;
 Et, dans une embrassade, on leur a, pour conclure.*

Fait vite envelopper toute la procédure.

ELIA TE.

*Dans ses façons d'agir il est fort singulier,
 Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier;
 Et la sincérité dont son ame se pique,
 A quelque chose en soi de noble, & d'héroïque.
 C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
 Et je la voudrois voir par tout, comme chez lui.*

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus sur tout je m'étonne

*De cette passion où son cœur, s'abandonne,
 De l'humeur dont le ciel a voulu le former,
 Je ne fais pas comment il s'avise d'aimer.
 Et je fais moins encor comment votre cousine
 Peut être la personne où son penchant l'incline.*

ELIANTE.

*Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
 N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs;*

Et

Et toutes ces raisons de douces sympathies,
 Dans cet exemple-ci, se trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais, croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on
 peut voir ?

ELIANTE.

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
 Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime ?
 Son cœur, de ce qu'il sent, n'est pas bien sûr
 lui-même ;

Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
 Et croit aimer aussi, par fois, qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

Je crois que notre ami, près de cette cousine
 Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine ;
 Et, s'il avoit mon cœur, à dire vérité,
 Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté ;
 Et, par un choix plus juste, on le verroit Madame,
 Profiter des bontés que lui montre votre ame.

ELIANTE.

Pour moi, je n'en fais point de façons ; & je croi
 Qu'on doit sur de tels points, être de bonne foi.
 Je ne m'oppose point à toute sa tendresse,
 Au contraire, mon cœur, pour elle s'intéresse ;
 Et, si c'étoit qu'à moi la chose put tenir,
 Moi-même, à ce qu'il aime, on me verroit l'unir.
 Mais, si dans un tel choix, comme tout se peut
 faire,

Son amour éprouvoit quelque destin contraire,
 S'il falloit que d'un autre on couronnât les feux,
 Je pourrois me résoudre à recevoir ses vœux ;

Et

Et le refus souffert en pareille occurrence,
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que, là-dessus, j'ai pris soin de lui dire.
Mais, si par un hymen, qui les joindroit eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux.
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre ame lui présente.
Heureux, si quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvoit sur moi, Madame, retomber.

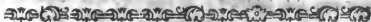
CLIANTE.

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE.

Non Madame;

Et je vous parle ici du meilleur de mon ame.
J'attens l'occasion de m'offrir hautement,
Et, de tous mes souhaits, j'en presse le moment.



S C È N E II.

ALCESTE, CLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

AH, faites-moi raison, Madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

E

ELI-

ELIANTE.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous qui vous puisse é-
mouvoir ?

ALCESTE.

J'ai ce que, sans mourir, je ne puis concevoir ;
Et le déchaînement de toute la nature ,
Ne m'accableroit pas, comme cette aventure.
C'en est fait... Mon amour... Je ne saurois parler.

ELIANTE.

Que votre esprit, un peu, tâche à se rapeller .

ALCESTE.

O juste ciel ! Faut-il qu'on joigne à tant de graces
Les vices odieux des ames les plus basses ?

ELIANTE.

Mais encore, qui vous peut...

ALCESTE.

Ah, tout est ruiné !

Je suis trahi, je suis assassiné.

Célimène... Eût-on pu croire cette nouvelle ?

Célimène me trompe, & n'est qu'une infidelle !

ELIANTE.

Avez-vous, pour le croire, un juste fondement ?

PHILINTE.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement ;

Et votre esprit jaloux prend, par fois, des chimères...

ALCESTE.

Ah, morbleu, mêlez-vous, Monsieur, de vos affaires.

(à Eliante.)

C'est de sa trahison n'être que trop certain,

Que j'avoir, dans ma poche, écrite de sa main,

Où,

Où , Madame , une lettre écrite pour Oronte ,
A produit à mes yeux ma disgrâce , & sa honte ;
Oronte , dont j'ai cru qu'elle fuyoit les soins ,
Et que de mes rivaux je redoutois le moins.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence ,
Et n'est pas , quelquefois , si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur , encore un coup , laissez-moi , s'il vous
plait ,

Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ELIANTE.

Vous devez modérer vos transports ; & l'outrage...

ALCESTE.

Madame ; c'est à vous qu'appartient cet ouvrage ;
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui.
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate , & perfide parente ,
Qui trahit lâchement une ardeur si constante ,
Vengez-moi de ce trait , qui doit vous faire horreur.

ELIANTE.

Moi , vous venger ? Comment ?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.

Acceptez-le , Madame , au lieu de l'infidelle ,
C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle ,
Et je la veux punir par les sincères vœux ;
Par le profond amour , les soins respectueux .
Les devoirs empressés & l'assidu service ,
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice .

ELIANTE.

Je compatis , sans doute , à ce que vous souffrez ;
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez ;
Mais , peut-être , le mal n'est pas si grand qu'on
pense ,

Et vous pouvez quitter ce desir de vengeance .
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas ,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas ?
On a beau voir , pour rompre , une raison puissante ;
Une coupable aimée est bien-tôt innocente ;
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément ,
Et l'on fait ce que c'est qu'un courroux d'un amant .

ALCESTE.

Non , non , Madame , non . L'offense est trop mortelle ,

Il n'est point de retour , & je romps avec elle ;
Rien ne sauroit changer le dessein que j'en fais ,
Et je me punirois de l'estimer jamais .

La voici . Mon courroux redouble à cette approche .
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche ;
Pleinement la confondre , & vous porter après ,
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits ,

S C È N E III.

CÉLIMENE, ALCESTE.

ALCESTE *à part.*

O Ciel , de mes transports , puis je être ici le maître .

CÉLIMENE.

(à part .) à Alceste .)

Ouais ! Quel est donc le trouble où je vous vois paroître ?

Et que me veulent dire , & ces soupirs poussés ,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ;

ALCESTE.

Que toutes les horreurs , dont une ame est capable ,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable ;
Que le sort , les démons , & le ciel en courroux ,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMENE.

Voilà certainement des douceurs que j'admire .

ALCESTE.

Ah , ne plaïsantez point , il n'est pas tems de rire.
Rougisiez bien plutôt , vous en avez raison ;

Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison .

Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame ;
Ce n'étoit pas en vain que s'allarmoît ma flamme ;
Par ces frèquens soupçons , qu'on trouvoit odieux ,

Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux.
Et, malgré tous vos soins & votre adresse à feindre,

Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre;
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je fais que, sur les vœux, on n'a point de puissance,

Que l'amour veut par tout naître sans dépendance,
Que jamais, par la force, on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur.

Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
Si, pour moi, votre bouche avoit parlé sans feinte;
Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur, n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.

Mais, d'un aveu trompeur, voir ma flamme applaudie,

C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne sauroit trouver de trop grands chatimens;
Et je puis tout permettre à mes ressentimens.

Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage;

Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.

Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,

Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;

Je cede aux mouvemens d'une juste colere.

Et je ne répons pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement;

Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement;

AL-

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue.
J'ai pris pour mon malheur, le poison qui me tue.
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité.
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMÈNE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre;

ALCESTE.

Ah, que ce cœur est double, & fait bien l'art de
seindre !

Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout
prêts ;

Jetez ici les yeux, & connoissez vos traits;
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et, contre ce témoin, on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ;

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit ?

CÉLIMÈNE.

Et, par quelle raison faut-il que j'en rougisse ?

ALCESTE.

Quoi, vous joignez ici l'audace à l'artifice.

Le défavouez-vous, pour n'avoir point de feing ?

CÉLIMÈNE.

Pourquoi défavouer un billet de ma main ?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir, sans demeurer confuse
Du crime dont, vers moi, son stile vous accuse ?

CÉLIMÈNE.

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi ; vous bravez ainsi ce témoin couvainquant ?
Et ce qu'il m'a fait voir de douceurs pour Oronte
N'a donc rien qui m'outrage , & qui vous fasse
honte ?

CÉLIMENE.

Oronte ! Qui vous dit que la lettre est pour lui ?

ALCESTE.

Les gens qui dans mes mains , l'ont remise au-
jourd'hui .

Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre ,
Mon cœur aura-t-il moins à se plaindre du vôtre ;
En ferez vous , vers moi ; moins coupable en effet ?

CÉLIMENE.

Mais si c'est une femme à qui va ce billet ,
En quoi vous blesse-t-il , & qu'a-t-il de coupable .

ALCESTE.

Ah , le détour est bon , & l'excuse admirable ?
Je ne m'attendois pas , je l'avoue , à ce trait ;
Et me voilà , convaincu tout-à-fait .

Osez-vous recourir à ces ruses grossières ?

Et croyez-vous les gens si privés de lumières ?
Voyons , voyons un peu par quel biais , de quel air ,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair ;
Et comment vous pourrez tourner , pour une femme ,
Tous les mots d'un billet qui montre tant de
flamme ?

Ajustez , pour couvrir un manquement de foi ,
Ce que je m'en vais lire

CÉLIMENE.

Il ne me plaît pas , moi ;

Je

Je vous trouve plaissant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE.

Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE.

Non, je n'en veux rien faire; & dans cette occurrence,

Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grace, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut, pour une femme expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE.

Non, il est pour Oronte; & je veux qu'on le croie:

Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie;

J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est;

Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.

Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,

Et ne me rompez pas d'avantage la tête.

ALCESTE à part.

Ciel! Rien de plus cruel peut-il être inventé?

Et jamais cœur fut-il de la sorte traité.

Quoi, d'un juste courroux je suis ému contr'elle;

C'est moi qui me viens plaindre, & c'est moi qu'

on querelle!

On pousse ma douleur & mes soupçons à bout,

On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;

Et cependant mon cœur est encore assez lâche,

Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache.

Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris

Contre l'ingrat objet dont il est trop épris!

(à Célimène.)

Ah

Ah , que vous savez bien ici , contre moi même ;
 Perfide , vous servir de ma foiblesse extrême ;
 Et ménager pour vous l'excès prodigieux
 De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !
 Défendez vous au moins d'un crime qui m'accable ,
 Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable .
 Rendez moi , s' il se peut , ce billet innocent ;
 A vous prêter les mains ma tendresse consent ;
 Efforcez vous ici de paroître fidelle ,
 Et je m'efforcerai , moi , de vous croire telle .

CÉLIMENE .

Allez , vous êtes fou dans vos transports jaloux ,
 Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous .
 Je voudrois bien savoir qui pourroit me contraindre
 A descendre pour vous aux bassesses de feindre ;
 Et pourquoi , si mon cœur penchoit d'autre côté ,
 Je ne le dirois pas avec sincérité .
 Quoi ! De mes sentimens l'obligeante assurance ,
 Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense ?
 Auprès d'un tel garant , sont-ils de quelque poids ?
 N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix ?
 Et , puisque notre cœur fait un effort extrême ,
 Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime ,
 Puisque l'honneur du sexe , ennemi de nos feux ,
 S'oppose fortement à de pareils aveux ,
 L'ayant qui voit pour lui franchir un tel obstacle ,
 Doit-il impunément douter de cet oracle ,
 Et n'est-il pas coupable , en ne s'assurant pas
 A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats ?

Allez , de tels soupçons méritent ma colere ,
 Et vous ne valez pas que l'on vous considère .

Je suis sotte & veut mal à ma simplicité.
De conserver encor pour vous quelque bonté
Je devrois autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE.

Ah, traîtresse, mon foible est étrange pour vous !
Vous me trompez, sans doute, avec des mots si
doux ;

Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée,
A votre sort mon ame est toute abandonnée ;
Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

CELIMENE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que
l'on aime.

ALCESTE.

Ah, rien n'est comparable à mon amour extrême ;
Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable ;
Que le Ciel, en naissant, ne vous eût donné rien ;
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice ;
Et que j'eusse la joie & la gloire en ce jour
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CELIMENE.

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière.
Me préserve le Ciel que vous ayez matière....
Voici Monsieur du Bois plaisamment figuré.



S C È N E IV.

CELIMENE, ALCESTE, DU BOIS.

ALCESTE.

Q Ue veut cet équipage & cet air éffaré ?
Qu'as-tu.

DU BOIS.

Monsieur...

ALCESTE:

Hé bien ?

DU BOIS.

Voici bien des misères,

ALCESTE.

Qu'est-ce ?

DU BOIS.

Nous sommes mal Monsieur, dans nos affaires,

ALCESTE.

Quoi ?

DU BOIS.

Parlerai-je haut !

ALCESTE.

Oui parle & promptement.

DU BOIS.

N'est-il point là quelqu'un ?

ALCESTE.

Ah que d'amusement !

Veux-tu parler ?

DU

DU BOIS.

Monsieur il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment ?

DU BOIS.

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoi ?

DU BOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cause ;

DU BOIS.

Il faut partir, Monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage ;

DU BOIS.

Par la raison, Monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah, je te casserai la tête assurément,

Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DU BOIS.

Monsieur, un homme noir & d'habit & de mine,

Est venu nous laisser, jusques dans la cuisine,

Un papier griffonné d'une telle façon,

Qu'il faudroit, pour le lire, être pis qu'un démon,

C'est de votre procès ; je n'en fais aucun doute ;

Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goutte.

ALCESTE.

Hé bien ! Quoi ? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,

Traître, avec le départ dont tu viens me parler ;

DU.

DU BOIS.

C'est pour vous dire , ici , Monsieur , qu'une heure
ensuite ,

Un homme , qui souvent vous vient rendre visite ,
Est venu vous chercher avec empressement ;
Et , ne vous trouvant pas , m'a chargé doucement ,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle ,
De vous dire ... Attendez , comme est-ce qu'il
s'appelle ?

ALCESTE.

Laisse-là son nom , traître ; & dis ce qu'il t'a dit
DU BOIS ,

C'est un de vos amis , enfin , cela suffit .
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse ,
Et que , d'être arrêté , le sort vous y menace .

ALCESTE.

Mais quoi ! N'a-t-il voulu te rien spécifier ?

DU BOIS.

Non , Il m'a demandé de l'encre & du papler ;
Et vous a fait un mot , où vous pourrez , je pense ,
Du fond de ce mystère avoir la connoissance .

ALCESTE.

Donne-le donc .

CÉLIMENE.

Que peut envelopper ceci ?

ALCESTE.

Je ne fais : mais j'aspire à m'en voir éclairci .
Auras-tu bien-tôt fait , impertinent au diable ?

DUBOIS après avoir long-tems cherché le billet .
Ma foi , je l'ai , Monsieur , laissé sur votre table .

AL.

ALCESTE.

Je ne fais qui me tient...

CELIMENE.

Ne vous emportez pas ;
Et courez démêler un pécil embarras .

ALCESTE.

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne ;
Mais , pour en triompher , souffrez à mon amour ,
De vous revoir , Madame , avant la fin du jour .

Fin du quatrième Acte.

ACTE

A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

LA resolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige...

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire, & beau me raisonner,
 Rien, de ce que je dis, ne me peut détourner;
 Trop de perversité regne au siècle où nous sommes.
 Et je veux me tirer du commerce des hommes.
 Quoi, contre ma partie, on voit, tout à la fois
 L'honneur, la probité, la pudeur & les loix,
 On publie en tous lieux l'équité de ma cause,
 Sur la foi de mon droit mon ame se repose;
 Cependant je me vois trompé par le succès,
 J'ai pour moi la justice, & je perds mon procès!
 Un traître, dont on fait la scandaleuse histoire,
 Est sorti triomphant d'une fausseté noire!
 Toute la bonne foi cede à sa trahison!
 Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!

Le

Le poids de sa grimace, ou brille l'artifice,
Renverse le bon droit & tourne la justice!
Il fait par un arrêt couronner son forfait,
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court, parmi le monde, un livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur;
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!
Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le
rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être sincère & franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits, demander ma pensée;
Et, parce que j'en use avec honnêteté;
Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!
Le voilà devenu mon plus grand adversaire!
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!
Et les hommes, morbleu, sont faits de cette sorte!
C'est à ces actions que la gloire les porte!
Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
La justice & l'honneur que l'on trouve chez eux!
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous
forge,
Tirons-nous de ce bois & de ce coupe-gorge.
Puisqu'entre humains ainsi vous vivez en vrais
loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous
êtes,

Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ce que votre partie ose vous imputer,
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourroit bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui? de semblables tours il ne craint point l'éclat,
Il a permission d'être franc scélérat;
Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin, il est constant qu'on n'a pas trop donné
Au bruit que, contre vous, sa malice a tourné
De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre;
Et, pour votre procès dont vous pouvez vous
plaindre.

Il vous est en justice aisé d'y revenir,
Et, contre cet arrêt...

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.

Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse;
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité,
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
Mais, pour vingt mille francs, j'aurai droit de pester
Con-

Contre l'iniquité de la nature humaine ,
Et de nourrir , pour elle , une immortelle haine.

P H I L I N T E .

Mais enfin ...

A L C E S T E .

Mais enfin , vos soins sont superflus .
Que pouvez-vous , Monsieur , me dire là-dessus ?
Aurez-vous bien le front de me vouloir , en face ,
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe ?

P H I L I N T E .

Non , je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît ;
Tout marche par cabale , & par pur intérêt ;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte ,
Et les hommes devroient être faits d'autre sorte .
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité
Pour vouloir se tirer de leur société ?
Tous ces défauts humains nous donnent , dans la vie ,
Des moyens d'exercer notre philosophie .
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;
Et , si de probité tout étoit revêtu ,
Si tous les cœurs étoient francs , justes & dociles ,
La plupart des vertus nous seroient inutiles ,
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir , sans ennui ,
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui ;
Et , de même qu'un cœur d'une vertu profonde ...

A L C E S T E .

Je fais que vous parlez , Monsieur , le mieux du
monde .

En beaux raisonnemens vous abondez toujours ;
Mais vous perdez le temps , & tous vos beaux dis-
cours .

F 2

La

La raison, pour mon bien, veut que je me retire,
 Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire;
 De ce que je dirois, je ne répondrois pas;
 Et je me jetteroïs cent choses sur les bras.
 Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène,
 Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène;
 Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,
 Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

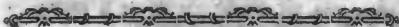
Montons chez Eliame, attendant sa venue.

ALCESTE.

Non. De trop de souci je me sens l'ame émue.
 Allez-vous-en la voir, & me laissez enfin.
 Dans ce petit coin sombre, avec mon noir chagrin,

PHILINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre;
 Et je vais obliger Eliante à descendre.



SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE,

ORONTE.

Où, c'est à vous de voir si, par des nœuds si
 doux,

Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
 Il me faut de votre ame une pleine assurance,
 Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
 Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,

Vous

Vous ne devez point feindre à me le faire voir ;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende,
De le sacrifier, Madame, à mon amour,
Et de chez vous, enfin, le bannir dès ce jour.

CÉLIMENE.

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous a qui j'ai tant vu parler de son mérite.

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissemens ;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentimens.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre,
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE *sortant du coin où il étoit.*

Oui, Monsieur a raison, Madame. Il faut choisir ;
Et sa demande ici s'accorde à mon desir.
Pareille ardeur me presse, & même soin m'amene,
Mon amour veut du vôtre une marque certaine,
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, Monsieur, d'une flamme im-
portune,
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE.

Je ne veux point, Monsieur, jaloux, ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si votre amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE.

Si du moindre penchant, elle est pour vous capa-
ble...

F 3

ORON-

ORONTE.

Je jure de n'y rien pretendre desormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, & choisir de nous deux.

ORONTE.

Quoi, sur un pareil choix vous semblez être en
peine ;

ALCESTE.

Quoi, votre ame balance & paroît incertaine !

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu, que cette instance est là hors de saison.

Et que vous temoignez tous deux peu de raison !

Je fais prendre parti sur cette préférence,

Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance ;

Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux

Et rien n'est si tôt fait que le choix de nos vœux

Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte.

A prononcer en face un aveu de la sorte.

Je trouve que ces mots, qui sont déobligeans,

Ne se doivent point dire en présence des gens ;

Qu'un cœur, de son penchant donne assez de lu-
mière,

Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en vi-
fiere ;

Et

Et qu'il suffit, enfin, que de plus doux témoins.
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende,

J'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moi, je le demande ;
C'est son éclat sur-tout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne pretens point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est votre grande étude ;
Mais plus d'amusement, & plus d'incertitude.
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien, pour un arrêt, je prends votre refus ;
Je saurai de ma part expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense ..

ORONTE.

Je vous fais fort bon gré, Monsieur, de ce courroux,

Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMENE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice !
Ce que vous demandez a-t-il de la justice ?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient ?
J'en vais prendre pour juge Eliante qui vient.

S C É N E III.

ELIANTE, PHILINTE, CÉLIMENE,
ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMENE.

JE me vois , ma cousine , ici persécuté.
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.
Ils veulent , l'un & l'autre , avec même chaleur,
Que je prononce entr'eux le choix que fait mon
cœur ;

Et que , par un arrêt qu'en face il me faut rendre.
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut
prendre .

Dites-moi si jamais cela se fait ainsi ?

ELIANTE.

N'allez point là-dessus me consulter ici.

Peut-être y pourriez-vous être mal adressée ;

Et je suis pour les gens qui disent leur pensée .

ORONTE .

Madame , c'est en vain que vous vous défendez .

ALCESTE .

Tous vos détours ici seront mal secondés .

ORONTE .

Il faut , il faut parler , & lâcher la balance :

ALCESTE .

Il ne faut que poursuivre à garder le silence .

ORON-

ORONTE.

Je ne veux qu'un seul mot, pour finir nos débats;

ALCESTE.

Et moi, je vous entens, si vous ne parlez pas.

S C È N E IV.

ARSINOË, CÉLIMENE, ELIANTE, ALCESTE, ACASTE, CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE à Célime :

MAdame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,

Eclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE à Oronte & à Alceste.

Fort à propos, Messieurs, vous vous trouvez ici ;
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOË à Célime.

Madame, vous serez surprise de ma vue ;

Mais ce sont ces Messieurs qui causent ma venue.

Tous deux ils m'ont trouvée, & se sont plaints
à moi.

D'un trait à qui mon cœur ne sauroit prêter foi.

J'ai du fond de votre ame une trop haute estime,

Pour vous croire jamais capable d'un tel crime ;

Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,

Et, l'amitié passant sur de petits discors,

F 5

J'ai

J'ai bien voulu chez vous, leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, Madame, voyons d'un esprit adouci,
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci;
Cette lettre, par vous est écrite à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous avez, pour Acaste, écrit ce billet tendre.

ACASTE, à Oronte, & à Alceste.

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,

Et je ne doute pas que sa civilité;
A connoître sa main, n'ait trop su vous instruire;
Mais ceci vaut assez la peine de le lire,

Vous êtes un étrange homme, Clitandre, de condamner mon enjouement, & de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie, que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste, & si vous ne venez bien vite me demander pardon de cette offense, je ne vous le pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de vicomte, Il devoit être ici.

Notre grande flandrin de vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, est un homme qui ne sauroit me revenir; & depuis que je l'ai vu, trois quarant-d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit marquis...

C'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité.
Pour le petit marquis, qui me tint hier long-tems la main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que
toute

toute sa personne ; & ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape & l'épée. Pour l'homme aux rubans verts...

(à Alceste .)

A vous le dé, Monsieur .

Pour l'homme aux rubans verts , il me divertit quelquefois avec ses brusqueries & son chagrin bourru ; mais il est cent momens , où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme au sonnet...

(à Oronte .)

Voici votre paquet .

Et pour l'homme au sonnet , qui s'est jetté dans le bel esprit , & veut être auteur malgré tout le monde , je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit ; & sa prose me fatigue autant que ses vers . Mettez-vous donc en tête que je ne me diverts pas toujours si bien que vous pensez ; que je vous trouve à dire , plus que je ne voudrois , dans toutes les parties où l'on m'entraîne ; & que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on goûte , que la présence des gens qu'on aime .

CLITANDRE .

Me voici maintenant moi .

Votre Clitandre , dont vous me parlez , & qui fait tant le douxereux , est le dernier des hommes , pour qui s'aurois de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime , & vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez , pour être raisonnable , vos sentimens contre les siens ; & voyez-moi le plus que vous pourrez , pour m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée.

D'un

D'un fort beau caractère on voit là le modèle ;
 Madame, & vous savez comment cela s'appelle.
 Il suffit. Nous allons, l'un & l'autre, en tous lieux,
 Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

J'aurois de quoi vous dire, & belle est la matière
 Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère ;
 Et je vous ferai voir que les petits Marquis
 Ont, pour se consoler, des cœurs de plus haut prix.

S C È N E V.

CÉLIMENE, ELIANTE, ARSINOË, ALCESTE,
 ORONTE, PHILINTE.

ORONTE.

Quoi, de cette façon je vois qu'on me déchire,
 Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire ?
 Et votre cœur, paré de beaux semblans d'amour,
 A tout le genre humain se promet tour à tour ?
 Allez, j'étois trop dupe, & je vais ne plus l'être ;
 Vous me faites un bien, me faisant vous connoître,
 J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
 Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.

(à Alceste.)

Monseigneur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme ;
 Et vous pouvez conclure affaire avec Madame :

SCÈ-

S C È N E VI.

CÉLIMENE, ELIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, PHILINTE.

ARSINOÉ, à Célimene.

Certes, voilà le trait du monde le plus noir ;
Je ne m'en saurois taire , & me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres ?
Je ne prens point de part aux intérêts des autres.
(montrant Alceste.)

Mais Monsieur , que chez vous fixoit votre bonheur ,

Un homme , comme lui , de mérite & d'honneur ;
Et qui vous chérissait avec idolatrie ,
Devroit-il

ALCESTE .

Laissez-moi , Madame , je vous prie ;
Vuider mes intérêts moi-même la-dessus
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle ;
Il n'est point en état de payer ce grand zele ;
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer ,
Si , par un autre choix , je cherche à me venger.

ARSINOÉ.

Hé , croyez-vous , Monsieur , qu'on ait cette pensée
Et que de vous avoir on soit tant empressée !
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité .
Si , de cette créance , il peut s'être flatté.

Le

Le rebut de Madame est une marchandise ;
 Dont on auroit grand tort d'être si fort éprise :
 Détrompez vous , de grace , & portez le moins haut,
 Ce ne sont pas de gens comme moi qu'il vous
 faut .

Vous ferez bien encor de soupirer pour elle ,
 Et je brûle de voir une union si belle .



S C È N E VII.

CÉLIMENE , ELIANTE , ALCESTE,
 PHILINTE .

ALCESTE à Célimene.

HÉ bien , je me suis tu malgré ce que je voi :
 Et j'ai laissé parler tout le Monde avant moi .
 Ai-je pris sur moi-même un assez long empire ?
 Et puis-je maintenant ...

CÉLIMENE .

Oui , vous pouvez tout dire ?
 Vous en êtes en droit , lorsque vous vous plaindrez ,
 Et de me reprocher tout ce que vous voudrez .
 J'ai tort ; je le confesse ; & mon ame confuse
 Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse .
 J'ai des autres ici méprisé le courroux ;
 Mais je tombe d'accord de mon crime envers
 vous .

Votre ressentiment , sans doute , est raisonnable :

Je

Je fais combien je dois vous paroître coupable.
Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens.

ALCESTE.

Hé, le puis-je, traîtresse!

Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
Et quoiqu'avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvai-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir,
(à Eliante, & à Philinte.)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse;
Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse,
Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme;
Et que dans tous les cœurs, il est toujours de
l'homme.

(à Celimene.)

Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits,
J'en saurai, dans mon ame, excuser tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une foiblesse,
Où le vice du tems porte votre jeunesse;
Pouvû que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains
Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre.
C'est par-là seulement que dans tous les esprits;
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits;
Et qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore,

CÉLIMENE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir;

Et

Et, dans votre désert, aller m'ensevelir !

ALCESTE.

Et, s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde ;
Que doit vous importer tout le reste du monde ?
Vos desirs avec moi ne sont-ils pas contents ?

CÉLIMENE.

La solitude effraye une ame de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à ferrer de tels nœuds ;
Et l'hymen...

ALCESTE.

Non, Mon cœur à-présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en
vous,
Allez, je vous refuse ; & ce sensible outrage,
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

S C È N E D E R N I È R E.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE à *Eliante*.

MADAME, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;
De vous, depuis long tems, je fais un cas extrême,
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même;
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers;
Je m'en sens trop indigne, & commence à connoître
Que le ciel pour ce nœud ne m'avoit point fait
naître.

Que ce seroit pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas:
Et qu'enfin...

ELIANTE.

Vous pouvez suivre votre pensée,
Ma main de se donner n'est pas embarrassée;
Et voilà votre ami sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah, cet honneur, Madame, est toute mon envie
Et j'y sacrifierois & mon sang & ma vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentemens,
L'un

L'un pour l'autre, à jamais, garder ces sentimens.
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices;
Et chercher, sur la terre, un endroit écarté,
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, Madame, allons employer toute chose,
Pour rompre le dessein que son cœur se propose,

F I N.

75879

N.º d'inventi

~~670~~